

LES INDÉSIRABLES DANS *GLORIA* (1876-1877) DE BENITO PÉREZ GALDÓS

SYLVIE TURC-ZINOPOULOS

Un. Paris Ouest Nanterre la Défense

Équipe d'accueil EA 369 « Études Romanes »

Dans *Gloria* (1876-1877), roman de Benito Pérez Galdós, un étranger, le Hambourgeois Daniel Morton, surgit dans l'espace d'Autrui : la petite ville galicienne de Ficóbriga. Le narrateur ébauche une géographie morale composée de deux aires distinctes : la juive et la catholique, séparées par la frontière infranchissable de la religion. Placé dans ce milieu différent du sien, le personnage de l'étranger suscite l'interrogation. Chacun essaie de le définir. Mais quel que soit l'angle choisi pour le cerner, l'auteur montre que l'étranger reste un étranger, malgré de multiples tentatives pour le situer du côté du « même ».

Au-delà de l'altérité, le rejet de l'Autre élargit la question. Du point de vue humain, être étranger signifie-t-il être un homme privé du commerce de ses congénères condamné à une terrible solitude ? Dans une perspective individuelle, peut-on être étranger à soi-même sans courir le risque de se perdre ? Le Hambourgeois désire-t-il vraiment effacer sa différence ?

Si la mort des protagonistes, le séfarade Daniel Morton et la catholique Gloria de Lantigua, ferme le roman en figeant les deux aires mentionnées ci-dessus, existe-t-il néanmoins un espace moral à l'intersection des deux autres libre du concept de l'étranger ? Nous nous proposons de suivre ces pistes de réflexion dans ce roman de la première époque du célèbre romancier des Canaries en nous penchant moins sur le débat religieux que sur les personnages de Daniel Morton et d'Ester Spinosa, sa mère, les indésirables.

L'étranger : un Ailleurs inquiétant

Ces *personæ non gratae* viennent d'un Ailleurs : essentiellement de l'Europe du Nord. Le jeune homme est originaire d'Altona, près de Hambourg en Allemagne mais

sa famille vit en Angleterre. Un précédent séjour à Séville et à Cordoue explique en partie son aisance dans la langue espagnole. Ce voyageur polyglotte, fils de banquier, introduit une dimension internationale ; il renvoie à un monde moderne en mouvement qui œuvre au progrès industriel, à l'accroissement des richesses, aux échanges commerciaux et financiers. Il perturbe une Espagne hypocondriaque pareille à : « [el] enfermo de aprensión, todo lleno de emplastos, vendajes, parches, abrigos mil y precauciones necias¹ » (Galdós, 1964: 549). Cette métaphore du corps malade dit l'angoisse d'un pays qui se sent en insécurité face au reste du monde et aux changements contemporains qui le déstabilisent. Tout ce qui émane de cet Ailleurs est perçu comme la source d'un mal selon don Juan de Lantigua : « esta corrupción y ponzoña — affirme-t-il — proviene de los maleficios extranjeros que han dañado nuestro cuerpo » (*idem*: 573).

Tout ce qui arrive de l'Étranger (rationalisme, athéisme, idées révolutionnaires, etc.) menace l'intégrité narcissique de la société espagnole rassemblé sous le concept de « el llamado *espíritu moderno*² » (*idem*: 572). La Péninsule se replie sur elle-même et la religion devient une armure protectrice contre « la lèpre³ » venue de l'extérieur qui alarme. Cette hypocondrie trahit une peur de perdre le contrôle de l'avenir, une angoisse de mort latente contre laquelle lutte don Juan de Lantigua en s'obstinant à croire en une régénération possible grâce à la morale catholique. Aussi affirme-t-il avec conviction à son hôte hambourgeois :

Quíteme usted las revoluciones chicas o grandes, las ideas subversivas que vienen de fuera, y que en otros países tienen aplicación falaz y pasajera; quíteme usted la propaganda de doctrinas contrarias a nuestra naturaleza social, y entonces podrá ver usted que esta nación resucitada y puesta en pie después de tantos años de aparente muerte, se hallará de nuevo en disposición de convertir a todas las gentes en uno y otro mundo, de convertirlas, sí señor, porque la posesión de la verdad le da derecho a decirlo y a ejecutarlo resueltamente (*idem*: 550).

1 Nos références renvoient à l'édition réalisée par Federico Carlos SAÍNZ DE ROBLES (1964) : Benito PÉREZ GALDÓS (1876-1877), *Gloria*. In *Obras completas*, Tomo IV, Novelas, Madrid: Aguilar.

2 « El llamado *espíritu moderno*, dragón de cien deformes cabezas, lucha por derribar el estandarte de la Cruz ».

3 « Inmensa, asquerosa lepra cubre el cuerpo social ». (*ibidem*).

À l'aire géographique se superpose donc une « carte morale⁴ » — pour employer l'expression du narrateur dans l'*incipit* du roman — qui redéfinit l'espace de manière binaire et opposée en catholique *vs* non catholique. Cette antithèse conditionne l'écriture avec ses formules alternatives tranchées récurrentes dans le texte telle que : « O España dejará de ser España, o su suelo se ha de limpiar de esta podredumbre y en su claro cielo volverá a brillar único y esplendoroso el sol de la fe católica » (*idem*: 573). L'inflexibilité de la forme reflète l'intransigeance de fond des protagonistes utilisateurs⁵ de ce type de structure contrastée — à l'exception de don Buenaventura qui tente de trouver une solution médiane par pragmatisme —.

Dans un semblable cadre sourd à la modernité, l'arrivée de l'étranger bouleverse le microcosme ficobrigense.

L'étrange étranger désiré

Le fantasme d'une jeune fille va littéralement « prendre corps ». L'inconnu est désigné comme étant l'Autre (« el otro ») mettant l'accent sur la ressemblance plus que sur la différence. Le narrateur à la façon d'un feuilletoniste ménage une arrivée progressive entretenant le suspense dans des titres de chapitres comme : XII. « El outro », XIV : « El otro está cerca », XV : « Va a llegar », XVI : « Ya llegó », XIX : « El naufrago ». Ainsi le lecteur est-il mis dans la même situation d'attente et le même désir que Gloria de voir se concrétiser cette fantaisie de l'esprit.

Cet étranger surgit dans un contexte marqué par l'étrange. Comme dans les œuvres romantiques où le Sublime se déchaîne avec les éléments en furie, une tempête s'abat sur l'Océan qui provoque un naufrage (XVII). Les individus qui passaient au large des côtes sauvés par les marins entrent en contact avec une société qu'ils auraient due ignorer : l'ordre du monde va s'en trouver bouleversé. Caprice de la Nature, destin, intervention divine ? Les interprétations dépendront de la foi de chacun. Un faisceau d'éléments singuliers annoncent un avènement. Le rêve de Caifás (XV) évoque l'arrivée

4 « Allá lejos, sobre verde colina a quien bañan por el Norte el Océano y por Levante una tortuosa ría, está Ficóbriga, villa que no ha de buscarse en la Geografía sino en el mapa moral de España, donde yo la he visto » (Galdós, 1964: 505).

5 Citons d'autres exemples : [Don Juan de Lantigua] « O Barabás o Jesús », (Galdós, 1964: 510) ; [Gloria] « No tenía más que dos caminos : resignarse o rebelarse » (*idem*: 557); le narrateur lui-même : « Es forzoso contestar categóricamente que sí o dar por no escrito el presente libro » (*idem*: 682).

d'un personnage. La protagoniste a une prémonition (XIV) dans l'expectative d'un homme idéal. Enfin, la foudre qui s'abat sur la maison des Lantigua (XVI), le vent violent qui menace l'église où prie la jeune fille associent la matérialisation de l'Autre à un mauvais augure. La tourmente qui s'agite avec fureur sur Ficóbriga et affole l'héroïne met en abyme la situation du roman en préfigurant le cataclysme que va représenter la venue de Daniel Morton qui, comme son nom le suggère, traîne à sa suite « la grande mort⁶ ». Elle s'associe désormais à l'étranger, synonyme de malheur. Lorsque ce dernier réapparaît au chapitre XXXV et que Gloria surprise de sa présence lui demande : « ¿Ha naufragado otra vez el vapor ? ¡Jesús! ¡Vienes siempre con las tempestades ? » (*idem*: 578), le drame se joue ; un gouffre s'ouvre devant la jeune fille qui cède aux avances de son bien-aimé s'exposant ainsi au Jugement de Dieu et à celui des hommes.

Car l'étranger était dans le désir de la jeune fille. Nous l'interprétons comme une création de la pulsion libidinale contrainte au refoulement et qui a trouvé le moyen de se frayer un chemin vers la conscience et de s'exprimer dans la création de l'être imaginaire, l'Autre, que Gloria appelle de ses vœux. Quand le narrateur brosse le portrait de la demoiselle, il insiste sur son impatience : « Su rostro — dit-il — revelaba un desasosiego constante (...) y sus ojos no podían satisfacer con nada su insaciable afán de observación » (*idem*: 507). Or nous savons avec Freud que la pulsion scopique est liée à la pulsion épistémophilique. Ce besoin de tout voir et de savoir renvoie à une libido en effervescence, prisonnière, en quête d'un objet. D'ailleurs, ce n'est pas sans humour que le narrateur précise dans le titre du chapitre III que : « Gloria no espera un novio, sino un obispo ». Ses états d'activité incessante suivis de langueur laissent bien entendre ce désir de l'Autre de sexe opposé mais la venue de l'évêque ne contredit pas cette attente : elle indique la nature de cet être espéré conçu comme idéal ; un homme parfait, aussi parfait que don Ángel, le bien nommé.

Pour comprendre l'expectative de Gloria, il faut conserver à l'esprit sa castration par don Juan de Lantigua. Le narrateur avoue au lecteur que celle-ci : « tenía las alas cortadas. Así la hemos hallado » (*idem*: 514). Au nom de ce que Freud nomme « la morale sexuelle 'culturelle' » (Freud, 1908), le père a réprimé chez sa fille ses capacités

6 Nous interprétons le patronyme dans le sens de « grande mort » en raison du suffixe augmentatif « - on ».

intellectuelles, son goût pour le sophisme et le paradoxe qui risquaient de l'entraîner selon lui à : « el extravío de la razón, a la herejía y tal vez al pecado » (Galdós, 1964: 514). Il l'a contrainte à la scission de son Moi : à l'extérieur, la jeune fille a adopté un comportement soumis tandis qu'à l'intérieur sous la pression de la pulsion narcissique, les ailes « ont repoussé » pendant deux années de latence (de 16 à 18 ans) en secret. « L'oiseau » piaffe d'impatience, prêt à matérialiser son désir dans l'Autre qui passe de l'indétermination « el otro » à « un hombre ⁷ » (*idem*: 529) puis « el hombre » (*idem*: 531) pour finalement s'incarner dans le naufragé.

L'étranger désirable : le jeu sur le semblable

En sortant de l'eau ce nouveau Moïse, les habitants de Ficóbriga lui font symboliquement cadeau de la vie. Par cet acte, ils l'adoptent et l'intègrent dans la famille du « prochain ». À la question de Gloria sur l'identité du Sauvé-des-eaux, don Ángel répond : « Es... el prójimo. ¿Qué nos importa ? » (*ibidem*). Pour le moment, nul clivage. La solidarité humaine l'emporte face à l'ennemi commun de la mer déchaînée et de la mort aux aguets. Peu importe l'origine anglaise des marins du *Plantagenet*, pour l'évêque il s'agit de faire acte de charité chrétienne. L'Autre bénéficie de l'entraide humaine, de la compassion puis de l'hospitalité qui règlent le savoir-vivre ensemble. L'équipage se voit hébergé au sein des différents foyers de la petite ville : « Está usted entre amigos — confie don Juan au naufragé — bien asistido y no carecerá de nada » (*idem*: 536). L'étranger, en situation d'obligé, permet la valorisation des qualités de ses sauveurs et de ses hôtes — l'amour du prochain chez don Ángel ou la bravoure chez don Silvestre et les marins —.

Cette fraternité humaine montre la porosité des frontières qui séparent le Moi de l'Autre, un Autre qui se place du côté du « même ». Daniel Morton séduit son entourage. Par ses qualités, il gagne facilement l'amitié des Lantigua qui en font l'éloge :

El extranjero sacado de en medio de las aguas no había podido aún dejar el cuarto que se le destinó; pero recibía frecuentes visitas de todos los habitantes de la casa, que le trataban con muchísimo agasajo y cariño. Él por su parte merecía bien tantas atenciones, porque era de lo que no hay en punto a caballerosidad y cortesía. Bien pronto conoció

7 [Caifás]: « Sí; soñé que había venido un hombre ».

D. Juan que había dado albergue a una persona muy distinguida y bien nacida, de trato muy afable y en extremo grato a todos, de carácter noble y recto, delicadísima y adornada con instrucción tan vasta, que en casa de Lantigua todos estaban atónitos (*idem*: 538).

Il appartient à la même catégorie sociale bourgeoise que ceux qui le reçoivent, quoiqu'à un niveau supérieur. Du point de vue religieux, il montre la même foi inébranlable en son Dieu, la même ferveur dans la pratique religieuse ; il partage les mêmes valeurs : bonté, honneur, charité, sens du devoir, humilité. Il accorde aussi ses paroles à ses actes en secourant par exemple Caifás anonymement ou en le sauvant d'une accusation calomnieuse de vol. Il semble alors tout à fait logique que don Ángel entreprenne de rendre Daniel encore plus « semblable » à la communauté qui l'accueille en en faisant l'un des leurs par la conversion au catholicisme puisque l'étranger d'origine allemande semble être protestant. Jésus est le lien qui permettrait ce passage, cette nouvelle naissance à la Vrai religion selon le prélat. L'hérétique devient l'enjeu personnel de l'évangéliste qui évoque l'aveuglement de Saul (chapitre XX) puis son illumination par l'Esprit saint pour devenir Saint Paul. « La brebis égarée » représente une conquête de choix sur le camp adverse du Culte réformé et une victoire dans le contexte politique d'attaque contre l'Église en Espagne. Le naufrage est réinterprété comme une volonté divine pour la Salvation d'une âme de qualité exceptionnelle à la plus grande gloire des catholiques.

Dans la relation amoureuse, l'Autre se trouve également du côté du « même ». Lorsqu'elle découvre l'étranger (chapitre XVI), Gloria remarque sa ressemblance avec Jésus, conformément au portrait de l'homme dont a rêvé Caifás (chapitre XV). Cette similitude de traits entre dans la séduction qu'exerce l'inconnu sur la jeune fille pour laquelle il n'existe pas de plus beau visage que celui du Rédempteur, figure de l'Être idéal. Ainsi le fantasme, qui a maintenant une tête, continue-t-il de « prendre corps » grâce aux actes charitables qu'accomplit cet étranger ; sa gestuelle, ses paroles rappellent indiscutablement les scènes de la vie de Jésus. Au chapitre XXV, le Hambourgeois subvient aux dettes du paria de Ficóbriga en prononçant laconiquement un verbe qui le révèle tout entier : « Toma » (*idem*: 554) ; il rend sa dignité au malheureux qui s'est agenouillé devant lui en le relevant ; il lui donne l'accolade et restaure l'estime de soi que les villageois lui ont pris : « Tú no eres malvado, — dit-il à

l'exclu — sino desgraciado. Sé siempre hombre de bien » (*idem*: 555). Rien ne pouvait plus incliner Gloria à projeter sur l'Autre l'image du Messie, Envoyé de Dieu pour répondre aux prières de son cœur. Cependant, il existe une frontière infranchissable, celle de la religion précisément, qui va rejeter l'étranger dans le « différent ».

L'étranger indésirable : le jeu sur l'altérité absolue

La ligne de fracture reste Jésus comme l'exprime Gloria dans cette formule lapidaire si caractéristique dans le roman : « Dentro de Jesús lo admito todo ; fuera de Él, nada » (*idem*: 581s). À l'instant fatidique où Daniel révèle sa confession (chapitre XXXVII), la jeune femme ouvre littéralement les yeux et découvre ce visage qui la séduisait tant dans la réalité de ses traits sémitiques que la conscience avait voulu refouler. Le masque de ce que l'amante considère comme une imposture tombe, l'Autre est violemment rejeté. Ce regard devient une condamnation à « un être juif » que le jeune homme doit assumer ou renier.

Encore une fois, nulle alternative. Cette découverte place l'héroïne devant une incompréhension : comment a-t-elle pu tomber amoureuse d'un israélite ? Elle se trouve face à un blocage car en contradiction totale avec sa culture chrétienne, avec son mode de pensée manichéen. Elle s'enferme dans un discours violemment antisémite aux mots d'une extrême violence tels que « infamie » (*ibidem*), « fange » (*ibidem*) ou « pourriture » (*ibidem*). Elle s'entête dans sa conception simpliste et binaire du monde pour échapper à sa confusion totale et remettre l'Autre du côté du même, c'est-à-dire, de son côté, du côté chrétien.

Le concept d'étranger dépasse maintenant l'individu pour renvoyer à une communauté entière dont la représentation a été forgée par le poids écrasant de « dix-huit des siècles d'antipathie⁸ ». La haine se libère dans l'image des Juifs durant la procession de la Semaine sainte (chapitre XXII, 2e partie). Les flagellateurs du Christ incarnent la férocité, la barbarie, la violence, en un mot : le Mal. Le peuple projette sur eux ses propres tendances hostiles ce qui lui permet d'imputer à ces tortionnaires tout ce qu'il y aurait de vil en l'homme. Seule la laideur donne une idée de la nature par essence abjecte de ces bourreaux. Ce lieu commun antisémite profondément ancré dans la culture chrétienne rejaille dans le discours fanatique de Gloria sous la forme typique de

8 Titre du chapitre XI, 2e partie : « Dieciocho siglos de antipatía ».

l'analogie lorsqu'elle exprime à Daniel la confusion dans laquelle est plongé son esprit : « ¿por qué no tuviste mala apariencia, como tienes mala religión ?¿Por qué no fueron horribles tus acciones, tus palabras y tu persona como lo es tu creencia? » (*idem*: 581). Il est à remarquer au passage que si les protagonistes utilisent le mot « Juif », le narrateur emploie celui d'« Hébreu ⁹ », libéré de connotation péjorative, d'accusation infamante de déicide pour faire plutôt référence au peuple sémite dont la Bible relate l'histoire, essayant de se maintenir dans une position neutre. L'étranger beau et bon confronte donc Autrui à un paradoxe qu'il ne peut dépasser pris au piège de l'intolérance.

Même don Buenaventura qui cherche à transcender le clivage religieux n'en sort pas et répond à Daniel à propos de la durée du châtement du peuple juif par ces mots sectaires : « Merecido baldón ha sido (...) y lo prueba la espantosa duración del castigo. Un año, diez, un siglo, pueden equivocarse. Mil ochocientos años no se equivocan » (*idem*: 619). Un tel discours postule que le Juif s'oppose au chrétien et que le crime qu'on lui impute justifie les insultes, les mises à l'écart de toutes sortes, la haine ; il demeure figé, prisonnier du carcan des idées reçues.

Ainsi l'étranger devient-il dans la seconde partie du roman celui qui est condamné à vivre séparé d'Autrui. Les femmes le fuient ; les hommes l'évitent ou l'injurient ; les enfants lui jettent des pierres ; même l'aveugle le plus miséreux dédaigne son obole en mémoire de Jésus trahi pour de l'argent (chapitre IX). Être étranger signifie alors la solitude absolue, l'indifférence totale de l'Autre, l'absence de relations, de sentiments. Bref, la pulsion de mort est à l'œuvre dans le refus de reconnaissance de l'Autre, négation ô combien insupportable pour le Moi. Daniel désespéré de ne trouver refuge auprès d'un semblable lance cet appel au secours au mendiant antisémite :

¡Ay! (...) no es pan lo que quiero: otro menos cruel que tú me lo ha dado antes. Pan se da hasta a los perros. Dame tu compañía, tu fraternidad, tu conversación, tu tolerancia, el consuelo de la voz de otro hombre, algo que no sea discordias de religión, ni torpes acusaciones por un hecho de que no soy responsable, ni injurias que indican la rabia de una secta... (*idem*: 612)

9 Première occurrence : (Benito Pérez Galdós, 1964: 583).

Mais la fracture religieuse apparaît trop ancienne, la haine trop viscérale et l'intolérance trop puissante, l'étranger ne trouvera pas le « frère » qu'il désire en l'Autre « parce qu'il en est ainsi ¹⁰ », explication laconique sans appel qui exclut le cœur et la raison.

Don Buenaventura, en banquier pragmatique, nous l'avons dit, essaie de trouver une troisième voie, celle de l'honneur qualifiée de « religion sans théologie ¹¹ » (*idem*: 616) qui, selon lui, régit en Europe les actions de l'homme cultivé, capable de faire le Bien (chapitre XI, 2e partie). Afin de pouvoir marier Gloria, il trouve la formule magique de : « una conversión fingida, con reservas mentales... » (*idem*: 622). Mais l'apostasie est-elle dans le désir de l'étranger pour passer du côté du « semblable » ? Le personnage de Daniel Morton montre le contraire. Quant à sa mère Ester, elle va tout faire pour que le clivage religieux demeure.

L'étranger indésirable, fier de l'être, veut le rester

Quand le lecteur songe à l'Ancien Testament, il sait que le prophète Daniel « refuse toute coutume et toute loi humaine contraire à la Loi mosaïque » (Gérard, 1989: 243). Le protagoniste du même nom n'abjurera donc pas non plus. À aucun moment, ce ne sera son souhait. C'est pourquoi l'étranger adopte dès le départ la stratégie de l'esquive et du double langage ; il se présente telle une place forte imprenable¹² comprenant bien qu'il est l'enjeu d'une bataille. Lorsque Gloria prononce le mot « religion¹³ » (Galdós, 1964: 580) après avoir cédé à son amant (chapitre XXXVII), le refoulé fait retour avec violence : « Has pronunciado la palabra terrible; ya no me acordaba de ella —murmure son amoureux—. Has helado la sangre en mis venas, has hecho saltar mi corazón como si hubieras dado sobre él un latigazo » (*ibidem*). La dissimulation n'a plus de sens : Daniel avoue sa judaïté. Ce signifiant « Juif » renvoie alors à un signifié plein avec lequel l'Israélite ne fait qu'un; à son Moi profond à la fois individuel et collectif dans la mesure où il englobe l'idée de « race » comme le personnage le dit lui-même à don Buenaventura : « Ha tocado usted la fibra

10 « Porque así debe ser » rétorque le mendiant à Daniel (*ibidem*).

11 « Religión sin teología, por lo cual no hay en ella ni heterodoxias. Su única herejía es la falta de valor. » avance don Buenaventura à Daniel.

12 « El señor obispo — dijo Morton — es tan bueno y tan sabio, que, sin duda, ganará muchas plazas en el mundo. Las que él no tome, sin duda son inexpugnables » (Benito Pérez Galdós, 1964: 547).

13 « Mi religión... ».

más delicada de mi corazón, de un corazón que tiene el acendrado fuego de la raza » (*idem*: 619). Il contient l'histoire du peuple hébreu, son Alliance avec Dieu, son expulsion d'Espagne, sa persécution, sa mise à l'index des sociétés des hommes. Il enveloppe une identité forgée sur une pratique religieuse, une observance de la Loi dans les foyers de différentes patries, une foi renforcée par les persécutions, une unité réalisée dans la douleur infligée par l'ennemi chrétien. Dans ces conditions, abjurer signifie pour l'étranger renier son peuple, sa famille, son être. Ce à quoi il se refuse car il se perdrait lui-même. Aussi le simulacre de conversion au catholicisme comme issue à cette impasse — avec l'arrière-pensée de celle future de Gloria au judaïsme — met-il Daniel à l'agonie tout comme le Christ dont les ficobrigenses commémorent la crucifixion¹⁴.

Une telle adhésion à la religion juive présente néanmoins une faille que décèle avec pertinence don Buenaventura en demandant au fanatique : « ¿cómo cayó el señor Morton en la debilidad de enamorarse de una mujer cristiana ? » (*idem*: 619). En d'autres termes, comment un tel refoulant n'a-t-il pas agi sur l'étranger ? Le désir transcende la loi de l'hospitalité et Celle de Moïse. « Mi pasión ha sido más fuerte que yo ... » (*idem*: 683) avoue-t-il à Gloria. Ce désir l'a incité à se déclarer ; il lui a fait forcer la porte de sa bien-aimée pour forcer sa vertu. Il l'a poussé à choisir par narcissisme le joyau de la ville convoité par un rival, chef de file d'une partie ultra-catholique (Rafael de Hoyo) — ce qui en a augmenté l'attrait et a satisfait les pulsions agonistiques¹⁵ et hostiles —, à avoir envie du fruit défendu transgressant toutes les règles sociales et religieuses. Daniel a tu sa confession par égoïsme pour que Gloria ne détourne pas son regard de lui, puis par impossibilité de se détacher de l'objet d'amour dans lequel il s'est totalement investi. S'il attribue à Dieu son retour auprès de la jeune fille pour éprouver sa foi (chapitre XXVII), nous l'interprétons plutôt comme une soumission de son Moi à ce désir inconscient pour lequel le concept d'« étranger » ne veut absolument rien dire contrairement au Surmoi qui s'en sert pour faire respecter la

14 « - Creo en tu Dios, en el único Dios — exclamó con voz de delincuente [Daniel] —, en... No pudo decir más. Su brazo cayó como si perdiera la vida, e inclinando la cabeza exhaló un suspiro semejante a aquel inmortal suspiro del Cristo, tan bien expresado en el momento de la agonía por el artístico marfil que estaba sobre la mesa » (Galdós, 1964: 648).

15 Voir : « (...) la première condition [celle du « tiers lésé »] donne une occasion de satisfaction aux motions agonistiques et hostiles envers l'homme auquel on ravit la femme aimée (...) » (Sigmund Freud, 1910: 193).

Loi (de Dieu et des hommes).

Ester Spinosa va symboliser cette voix du Surmoi garante de la conservation du clivage catholique vs non catholique, étranger vs espagnol, désirable vs indésirable. Son prénom renvoie à l'héroïne biblique¹⁶ qui fit échouer le plan d'extermination du peuple juif tramé par le grand vizir Aman. Il laisse donc deviner au lecteur le rôle d'opposant du personnage¹⁷ destiné à contrecarrer le projet de conversion de Daniel. Ainsi pour parvenir à ses fins, la mère va-t-elle recourir à la dissimulation non pas de sa confession, mais de sa haine viscérale des Espagnols qui jadis ont expulsé ses ancêtres et maintenant veulent ravir au judaïsme un de ses enfants. Elle use des armes de la séduction pour se concilier la sympathie des autorités locales d'abord du côté des femmes (Isidorita la del Rebenque, Teresita la Monja, doña Romualda) par son élégance, sa distinction, le luxe de ses toilettes puis en flattant leur vanité ainsi que celle de leur mari. Elle passe habilement de « la judía » (*idem*: 651) au respectueux « madama Ester » (*idem*: 652). Sa tactique consiste à inciter l'Autre à dépasser l'obstacle de la religion pour se situer dans la modernité au diapason des Grands de ce monde. La flatterie réussit à merveille comme le montre la prétentieuse épouse de Juan Amarillo qui se gonfle d'orgueil en annonçant à ses amies :

Mañana va a casa [madama Ester]. Necesito preparar a Juan, no sea que cometa una grosería... No se debe llevar el puntillo de religión a tales extremos. ¡Qué tontería! Una persona puede tener sus creencias allá como Dios le da a entender, y ser buena y amable... No vamos a tirar piedras por la fe... Sería una falta de civilización... Bien dicen que este país está muy atrasado (*idem*: 653).

Avec le don de son diamant à « La gobernadora », Ester subordonne habilement le maire pour mieux le manipuler afin de gagner le temps nécessaire à l'arrivée de la lettre compromettante, dernier atout dans son jeu de maintien des clivages. Vis-à-vis de son fils, Ester utilise tous les registres possibles (chapitre XXVII, 2e partie) de l'appel à l'autorité au chantage affectif, à la culpabilité ou à la menace de rejet. Mais si la dissuasion échoue auprès de Daniel, elle obtient son secret de n'être jamais un

16 Symbole de courage et de foi dans sa défense du peuple juif menacé, on lit son histoire chaque année à la synagogue, à l'occasion de la fête de Pourim, en mars.

17 Face à l'adjuvant don Buenaventura.

chrétien¹⁸, carte maîtresse dans son jeu pour une éventuelle délation. Il lui reste la comédie de l'infortunée mère contrainte à dénoncer la forfaiture de son enfant publiquement semant le doute chez les Lantigua sur l'honnêteté du catéchumène. Ester ne recule devant rien pour sauver son enfant, pour qu'il demeure de confession juive, pour qu'il soit à jamais un indésirable. Elle écrase de son mépris les habitants de Ficóbriga qualifié de « lugarón oscuro y vil » (*idem*: 667). La mère castratrice a récupéré son fils ; elle savoure sa victoire : « Ya eres mío. (...) Eres mío — añadió con inmenso júbilo —, eres nuestro Daniel; no abjuras, no abandonas nuestra religión... ¡Oh, hijo mío, me parece que te he dado a luz dos veces! » (*ibidem*).

Entre le semblable et l'altérité, l'enfant : un « entre-deux » porteur d'espoir

L'enfant né symbolise une aire nouvelle dans la géographie morale ébauchée par le narrateur à l'intersection des deux autres : la catholique et la juive. Ce nouvel espace n'est dans le désir d'aucune des parties opposées. Il reste caché du regard des hommes, mis à l'index — le nouveau-né est élevé en dehors de la cité à l'écart —. Il porte le sceau de l'infamie comme le rappelle Serafina : « no nació deseado, sino temido; no nació como una esperanza sino como un horror (...) » (*idem*: 636). Il pose la question de sa légitimité et son existence n'est acceptée que sous la contrainte. Ce nouveau lieu de la fusion représente un tabou dont le secret jalousement gardé s'évente très vite et dont le lecteur attentif a pu soupçonner la réalité avec le dernier mot qui clôt la première partie du roman : « un niño » (*idem*: 587) et le simple décompte des neuf mois écoulés au début de la seconde partie¹⁹. Nul coup de théâtre mais un événement prévisible après que les amants se sont donnés l'un à l'autre.

Cet « entre-deux » devient l'enjeu des autres aires qui veulent l'englober pour maintenir une altérité cette fois-ci absolue. La conversion du père a échoué mais les catholiques n'ont pas perdu. En baptisant l'enfant « Jesús », ils lui assignent un camp : « [le] criamos para el Cielo » (*idem*: 636) proclame don Ángel. Doit-on entendre, en plus, que le garçon sera destiné à la prêtrise — car bâtard — et qu'ainsi il n'aura pas de descendance, sorte d'hybride seul de son espèce ? Quoi qu'il en soit, les Lantigua mettent le nouveau-né du côté du « semblable », c'est-à-dire pour eux de *leur* côté. Le

18 « Yo no soy ni seré nunca cristiano » (Galdós, 1964: 659).

19 « Lo que ahora se refiere ocurrió en abril y en Semana Santa, que vino aquel año algo atrasada » (Galdós, 1964: 587).

nourrisson reste attaché au sol de Ficóbriga où repose sa mère qui demeurera proche de lui par-delà la mort. Gloria n'a pas séparé Daniel d'Ester, elle gardera son fils dans le giron de sa foi. Le lecteur assiste en quelque sorte à la victoire de ces mères qui transmettent leur confession au prix d'une cristallisation de l'altérité.

Cependant, le narrateur, se plaçant au-dessus des querelles religieuses, présente l'enfant comme un réel d'une autre nature qui s'impose. Il voit en ce garçonnet le symbole de l'union des contraires, leur dépassement enfin réalisé dans l'amour, concept clé d'un avenir commun envisageable. Il représente pour lui une nouvelle Humanité libérée de ces conflits. Ce nouveau Jésus ouvre la voie à un futur de concorde entre les hommes où tout reste possible. Plus d'étrangers, mais des hommes libérés qui s'épanouissent dans « la religion de l'avenir » qu'a cherchée en vain son père. Le porte-parole de l'auteur suscite donc un immense espoir de réconciliation. Rappelons-nous cette réflexion amère de Daniel dont les termes posent la problématique qui nous a occupée : « (...) la religión es hermosa cuando une; horrible y cruel cuando separa » (*idem*: 559). Si le *Nazarenito* réussit là où ses parents ont échoué, semble dire le narrateur dans un message de fraternité universelle, plus d'indésirables, mais l'Autre du côté du « semblable ».

Certes le roman se termine sur une note optimiste, mais il n'en reste pas moins que les protagonistes ont sciemment cultivé leur extranéité jusqu'à en mourir. Chacun a refusé de renoncer à la confession avec laquelle il s'identifie pour ne pas se perdre et devenir étranger à lui-même. Chacun a revendiqué haut et fort sa différence. Seul don Buenaventura a cherché « une formule » pour répondre aux convenances sociales et aux exigences de l'Église. En vain ; les dés étaient pipés d'avance dans un jeu de dupe. Les deux aires de la géographie morale n'ont pas évolué mais au contraire se sont figées en un repli sur elles-mêmes. La haine de l'Autre perdure avec une image renforcée de l'étranger associé au Mal absolu.

La frontière de la religion s'est faite encore plus infranchissable même si l'enfant né des antagonismes porte le mince espoir d'un avenir meilleur où se confondraient Autrui et le prochain, où l'Autre ne serait plus un étranger indésirable.

Bibliographie :

FREUD, Sigmund (1908). « La morale sexuelle 'culturelle' et la nervosité moderne » *in* André

BOURGUIGNON, Pierre COTET, directeur scientifique Jean LAPLANCHE (2007). *Œuvres complètes*, tome VIII, Paris: PUF.

FREUD, Sigmund (1910). « D'un type particulier de choix d'objet chez l'homme », in André BOURGUIGNON, Pierre COTET, directeur scientifique Jean LAPLANCHE (1993), *Oeuvres complètes*, tome X, Paris: PUF.

GERARD, André-Marie (1989). *Dictionnaire de la Bible*. Paris: Robert Laffont.

GALDÓS, Benito PÉREZ (1876-1877). *Gloria*, in Federico Carlos SAÍNZ DE ROBLES (1964), *Obras completas*, Tomo IV, Novelas. Madrid: Aguilar.